

La ville éthiopienne d'Axoum attend le retour de ce monument du IV^e siècle, exilé en Italie depuis 1937, en pleine époque fasciste

C'EST un monument vieux de plus de 1 700 ans. Un géant de 25 mètres dont l'Éthiopie se prépare à fêter le retour, après soixante-huit ans d'exil forcé à Rome. En son temps, l'empereur Haïlé Sélassié (1892-1975), de son vrai nom Ras Tafari Makonen, s'était battu pour obtenir la restitution des milliers d'œuvres d'art pillées par l'armée italienne lors de la brève occupation du pays, entre 1935 et 1941, mais jamais il n'avait pu obtenir satisfaction au sujet de la pièce maîtresse de ce butin : l'obélisque d'Axoum, dressé dans la Ville éternelle depuis 1937. Ses compatriotes ont dû attendre 2005, et l'issue d'une interminable bataille diplomatique, pour obtenir gain de cause : ce monument à haute portée symbolique est attendu en Éthiopie dans le courant du mois de mars.

Des siècles durant, au début de l'ère chrétienne, Axoum fut la capitale d'un empire qui dominait la corne de l'Afrique, du Soudan jusqu'au Yémen. Les historiens décrivent cette période comme l'apogée d'un pays regorgeant d'ivoire, de poudre d'or, d'esclaves, d'aromates et d'émeraudes, destinés au commerce avec les autres puissances royaumes de l'époque. Selon les archéologues, l'obélisque fut érigé au IV^e siècle, sous le règne du roi Ezana, pour faire office de stèle funéraire. Ezana était alors surnommé le Constantin de l'Éthiopie, en référence au puissant empereur romain qui était son contemporain.

Si elle n'est plus qu'une petite ville de la province du Tigré, Axoum profite largement de ce glorieux passé. Inscrite au patrimoine mondial de l'humanité en 1980, elle demeure le cœur identitaire et historique du pays. D'où l'obstination des Éthiopiens à récupérer la Flûte de Dieu, expression forgée par un poète local pour désigner l'obélisque. Preuve de sa popularité, son effigie est partout dans ce pays d'environ 65 millions d'habitants : sur les billets de banque, les timbres, les vêtements, les documents officiels. Son retour, qui permet d'espérer un développement de la cité grâce au tourisme, sera l'aboutissement d'une odyssée commencée en 1937.

Cette année-là, le dictateur italien Benito Mussolini ordonne le transport du monolithe vers Rome. L'inauguration de ce monument, le 28 octobre 1937, devant le ministère des affaires africaines, célèbre à la fois la naissance de l'Africa orientale Italiana et le quinzième anniversaire de la marche des fascistes sur la capitale (27 octobre 1922). Par ce geste, le Duce mime les Césars et les Augustes qui, en leurs temps, avaient privé les pharaons égyptiens de leurs plus beaux obélisques. Il cherche également à effacer un souvenir douloureux : la déroutée, en 1896, à Adoua, près d'Axoum, d'un corps expéditionnaire italien, taillé en pièces par l'armée du Négus (Roi des rois) Ménélik II. Dans les années 1920 et 1930, le leader fasciste a souvent exploité l'esprit de revanche né de cet échec.

Mais le rêve ne dure pas. Après la guerre, la démocratie est réinstaurée en Italie et Haïlé Sélassié rétabli sur son trône en Éthiopie. En 1947, les deux pays signent un traité de paix sous l'égide de l'ONU. Ce texte prévoit que « l'Italie dispose de dix-huit mois pour restituer tous les biens et œuvres d'art pillés durant la guerre ». Ce délai ne sera pas respecté. Déplacée sur le terrain diplomatique, l'affaire de l'obélisque prend une dimension internationale. L'Unesco, fondée en 1946, élabore les normes qui serviront de cadre aux problèmes nés de la décolonisation. Parmi eux, la question des biens culturels. Le cas le plus célèbre est le conflit opposant la Grèce au Royaume-Uni au sujet des frises du Parthénon, emportées à Londres par Lord Elgin en 1806 et conservées au British Museum.

Pour l'obélisque d'Axoum, la situation est tout aussi complexe. En 1956, un accord bilatéral confirme l'obligation de restitution, mais n'aboutit pas. Dans l'Italie douce-



DOMENICO STINELLI/AP

L'obélisque, de 25 m de haut, est installé à Rome depuis soixante-huit ans.



FRASSINETTI/AGF/LEEMAGE

Le monument, un bloc de basalte, a été sculpté par des artistes abyssins.



KAREL PRINSLOO/AP

À Axoum, le site où se trouvait la Flûte de Dieu.



FARABOLA/LEEMAGE

En 1937, déchargement de l'obélisque dans un port italien.

amère de Pasolini et de la *dolce vita*, les citoyens, comme les fragiles gouvernements, ont d'autres soucis en tête. Plus personne ne s'intéresse à ce monument, hormis le coureur éthiopien Abebe Bikila. En 1960, alors que Rome accueille les Jeux olympiques, ce marathonien aux pieds nus gagne la médaille d'or après avoir sprinté à la vue de l'obélisque dans l'horizon de la ligne d'arrivée.

DIX ans plus tard, Haïlé Sélassié se rend à son tour à Rome. Il en profite pour récupérer plusieurs objets pillés. Mais l'obélisque, lui, reste en Italie. Toujours installé sur un piédestal en béton brut devant l'ancien ministère des affaires africaines – transformé par la suite en siège de la FAO (l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture) –, il croupit dans l'indifférence. Quatre ans plus tard, en 1974, l'empereur est renversé, puis tué, par le colonel Mengistu.

Celui-ci, surnommé le Négus rouge, met fin à un régime féodal décrié mais instaure un régime militaro-communiste particulièrement sanglant. Conséquence : nombre d'Éthiopiens préfèrent s'exiler. Certains d'entre eux composeront l'influente diaspora qui fera par la suite campagne en faveur de la restitution de l'obélisque.

Car le combat se poursuit, parfois avec l'aide d'organisations internationales. Ainsi, lors de la 20^e session de l'Unesco, en 1978, une résolution symbolique demande la restitution de l'obélisque « à ses légitimes propriétaires ». Malgré cette injonction, les années passent et rien ne bouge du côté de Rome.

En Éthiopie, en revanche, la situation politique évolue. Une guérilla menée à partir de la province du Tigré chasse Mengistu du pouvoir le 28 mai 1991. La même année, trois scientifiques italiens publient un manifeste réclamant la restitution immédiate du monument. Leur appel est relayé, quelques mois plus tard, par le comité pour le retour de l'obélisque, créé par des universitaires renommés et des responsables politiques éthiopiens. Le vestige douloureux de l'époque coloniale se retrouve une fois de plus au cœur d'une querelle d'États.

« Tant que l'obélisque ne sera pas revenu, Mussolini se rira de nous dans sa tombe », déclare le professeur Richard Pankhurst, fondateur de l'association internationale Afromet, fer de lance d'une nouvelle mobilisation au cours des années 1990. Le Nigeria, la Turquie, l'Égypte soutiennent l'Éthiopie. Des centaines d'universitaires lancent des pétitions aux États-Unis, en Allemagne, en Russie, en Inde, au Japon. Sous la pression, l'Italie signe en 1997 un nouvel accord de restitution immédiate. Las ! cet accord ne sera pas plus respecté que les précédents en raison de la guerre de tranchées opposant l'Éthiopie et l'Érythrée dans la région d'Axoum. En 1999, Paulos V, patriarche de l'Église éthiopienne, écrit à Jean Paul II pour lui demander d'intervenir. La démarche est historique : n'est-ce pas la première lettre adressée au Vatican par cette Église autonome depuis le XVII^e siècle ?

Pour les militants du retour, la situation est d'autant plus désespérée que le gouvernement de Silvio Berlusconi compte dans ses rangs plusieurs personnalités de droite, idéologiquement opposés au démantèlement du monument. En 2001, le vibrant sous-secrétaire d'État aux biens culturels, Vittorio Sgarbi, déclare ainsi : « L'obélisque est désormais un citoyen naturalisé et les Éthiopiens devraient mesurer leur chance d'avoir une vitrine dans la Ville éternelle du riche monde occidental. » Cette diatribe déclenche la colère du Parlement éthiopien. Celui-ci menace l'Italie de rupture des relations diplomatiques. Sgarbi est muselé, mais l'Éthiopie, qui ne peut se brouiller avec l'un de ses principaux partenaires économiques, en reste aux mots.

C'est un événement naturel, et non politique, qui va finir de brouiller les cartes du jeu géopolitique. Dans la nuit du 28 mai 2002, un orage éclate sur Rome. La foudre frappe l'obélisque, détériorant gravement son sommet. Finement sculpté par des artistes abyssins il y a dix-sept siècles dans un bloc de basalte, le monument, déjà abîmé pendant son transport, en 1937, menace de

s'effriter. Le lendemain, le premier ministre éthiopien, Meles Zenawi, somme Silvio Berlusconi de prendre des mesures de protection, sous peine, encore une fois, de mesures de rétorsion. Certains illuminés voient dans cet éclair la « main de Dieu » et évoquent la « malédiction de l'obélisque » qui menacerait l'Italie, d'autant plus que ce coup de semonce survient le jour exact de l'anniversaire de la destitution du colonel Mengistu et, depuis lors, fête nationale de l'Éthiopie ! Dans les semaines suivantes, la presse s'empare de l'histoire de « l'obélisque de la discorde », selon l'expression du célèbre historien de la colonisation Angelo Del Boca.

Entre opposants nostalgiques du Duce, partisans de la restitution et spécialistes de tout poil, le débat s'envenime. Faut-il rendre au Négus ce qui est à César, au risque d'ouvrir la boîte de Pandore des biens culturels ?

Lié d'un côté par des obligations de droit international, de l'autre par la nécessité de ménager son aile droite, M. Berlusconi finit cependant par trancher. Le 19 juillet 2002, il accepte de rendre l'obélisque à ses « légitimes propriétaires » en application de l'accord signé entre les deux pays en 1997. Côté italien, certains réclament alors « la restitution de toutes les infrastructures bâties en Éthiopie par le sang versé des soldats », ou encore « le démantèlement des centaines de milliers d'Éthiopiens installés en Italie depuis la colonisation ». Quand on ne parle pas des « vraies priorités que sont la pandémie du sida et les famines récurrentes ».

« Tant que l'obélisque ne sera pas revenu, Mussolini se rira de nous dans sa tombe »

RICHARD PANKHURST, ASSOCIATION AFROMET

Malgré tout, les travaux de restauration et de démantèlement commencent, dirigés par le professeur Giorgio Croci. Celui-ci a déjà à son actif le Colisée, la tour de Pise et la basilique Saint-François-d'Assise. En novembre 2003, l'obélisque, qui pèse près de 200 tonnes, est découpé en trois tronçons puis entreposé dans une caserne proche de l'aéroport romain de Ciampino. Depuis, les ingénieurs responsables de l'opération s'efforcent de résoudre les difficultés techniques inhérentes au transport. À l'époque du voyage « aller », en 1937, les soldats de Mussolini avaient dû trasser 400 kilomètres de routes entre Axoum et le port de Massaoua, sur la mer Rouge, mais le reste du périple, par bateau et par train, avait été sans histoires.

Aujourd'hui, malgré l'avance technologique, le défi du retour demeure entier. La piste de l'aéroport d'Axoum, trop courte et trop vétuste, a d'abord été améliorée. Un avion-cargo russe Antonov, seul à même de supporter pareil poids, a été loué après des mois de tractation. Les fonds nécessaires à l'opération – environ 10 millions d'euros à la charge de l'Italie – ont finalement été trouvés. Reste une incertitude : la météo. L'arrivée de la saison des pluies sur les hauts plateaux du Tigré pourrait compromettre l'installation de l'obélisque sur son site d'origine, prévu début mai.

À Axoum, en tout cas, les habitants sont prêts à l'accueillir. Le patriarche Paulos V a déclaré que « la ville [allait] vivre sa plus grande fête depuis des siècles ». Le gouvernement prépare une cérémonie à laquelle seront conviées des personnalités du monde entier. Mais les militants éthiopiens et italiens, après tant d'années d'espairs déçus, ne se réjouissent pas encore. Ils attendent l'instant, encore tenu secret, où l'obélisque se dressera dans « le bois sacré », le parc archéologique de la ville. Cette journée historique a été déclarée par avance jour férié pour toute la nation.

Laurent Védrine

L'OBÉLISQUE DE LA DISCORDE